

SERGE DE BEKETCH A REJOINT SA PATRIE

Non, Serge, t'es pas tout seul...

Dire que, pour les obsèques de Serge de Beketch, l'église Saint-Odile, dans le XVII^e arrondissement de Paris, était pleine à craquer, serait mentir. Elle débordait. Jusque sur le parvis où se tenaient des centaines de personnes qui n'avaient pu trouver place à l'intérieur où se pressaient – unis par une même émotion – des milliers de gens venus dire adieu à notre fort boyard.

Des « personnalités » ? A foison et au-delà de ce que Serge appelait « la famille ». Mais ne comptez pas sur moi – à une exception près, l'admirable Père Argouarc'h – pour les énumérer. Car ce sont les petits, les obscurs, les sans-grade qui ont été le véritable cortège, la garde d'honneur, la légion des anges et qui ont donné à cette cérémonie pendant laquelle nous étions partagés entre les larmes et l'espérance, sa véritable dimension. Et aussi les drapeaux du Cercle national des combattants venus s'incliner sur la dépouille de ce combattant, fils, petit-fils, arrière-petit-fils de combattants.

Et j'imaginai Serge, avec son bon sourire goguenard, disant : « C'est sympa, les gars, mais fallait pas... » Il fallait, mon camarade. Il fallait parce que ces signes d'amitié et d'affection sont venus

traduire tout ce que tu as représenté, tout ce que tu représenteras toujours, pour une multitude de braves gens qui t'aimaient. Un jour de déprime, tu m'as dit : « Ah, on se sent bien seul parfois... » Non, Serge, t'es pas tout seul. La preuve.

Il y avait des gerbes. Prestigieuses. Mais je garderai, plus que de ses bouquets magnifiques, l'image d'un petit homme, cassé par les ans, venu avec six roses blanches (« pas des "rouges", hein, il n'aurait pas aimé... »). Le souvenir aussi de ces dizaines de prêtres, connus ou anonymes. Avec la vision de Serge, vivant sa *Passion*, sur son lit d'hôpital à Beaujon : émacié, marqué, épuisé, il avait ce visage transfiguré que l'on voit aux saints des icônes orthodoxes.

Non, Serge, tu n'étais pas tout seul. Et il est bien que tu aies été accompagné par cette foule fervente. Des braves gens, mais surtout des gens braves, à qui ta voix, à qui tes mots ont, depuis des années, annoncé la bonne nouvelle : rien n'est perdu, rien n'est joué, rien n'est consommé tant qu'on est décidé à se battre et à ne lâcher sur rien.

Et puis tes deux fils, Aymeric et Cyril, entourant Danièle perdue



dans un chagrin que l'on partage tout en sachant que les mots les plus tendres qu'on peut dire ne sont que de pauvres choses. Serge est entre les mains du Bon Dieu. Danièle sait que l'on tient les siennes et qu'on ne les lâchera pas.

S'arracher à cette église, partir vers le jardin des morts. Sourire malgré tout. Il le fallait. Mais pourquoi faut-il que nous subissions de tels arrachements...

Serge a été inhumé au cimetière du Père-Lachaise. Un cimetière historique. A sa mesure. Après la cérémonie, je suis allé déjeuner au *Daru*, rue Daru, un restaurant russe en face de la cathédrale Saint-Alexandre-Neovski. Serge était là pour une dernière vodka.

Na Zdorovié !

ALAIN SANDERS

CESONT les obsèques que tout le monde voudrait avoir. Sauf que Serge de Beketch justement n'était pas tout le monde. Une très belle messe. Requiem pour un soldat de chez nous. Avec les plus beaux chants de notre répertoire catholique et français qu'il aimait et que nous connaissions tous.

Son cercueil remontant lentement l'allée au chant des partisans blancs, interprété par le Chœur Montjoie Saint-Denis et qui fut année après année le générique célèbre du journal le plus écouté de Radio Courtoisie. Ce chant détourné du chant bolchevique des partisans de Lénine (et réécrit par Alain Sanders et Bernard Lugan) était un peu l'hymne de Serge, en hommage à Dénikine (dont son grand-père avait été l'aide de camp).

Une foule monumentale, impressionnante, profondément émue. Deux mille, trois mille personnes ? Dans une église immense et pourtant archi-pleine où tout le monde n'a pas pu entrer et encore moins s'asseoir. Et toute la droite nationale. De Jean-Marie Le Pen aux représentants du MNR, les directeurs de journaux, les animateurs de Radio Courtoisie. Serge de Beketch qui avait tant fustigé la crise et les dissensions du mouvement national a fait une belle unanimité autour de lui ce jour-là.

« Serge a rejoint sa vraie patrie », a dit le père Argouarc'h dans une forte, poignante, mais jamais larmoyante homélie. *Dieu sait si Beketch a aimé sa vraie patrie, la France, mais il a rejoint aujourd'hui sa vraie patrie du Ciel.* « On nous dit : pourquoi pleurez-vous ? Nous avons la vie éternelle. Mais le Christ lui-même n'a-t-il pas pleuré en apprenant la mort de son ami Lazare ? »

Le père Argouarc'h qui a accompagné Serge à l'hôpital dans les derniers instants, lutait à son tour, en parlant, contre une très vive émotion en évoquant avec des mots simples la gentillesse d'un homme foncièrement bon.

Serge de Beketch était très aimé et extrêmement populaire comme on le percevait très nettement au milieu de cette foule qui était « la famille » comme il aimait à le dire. Et ce alors qu'il ne faisait rien pour l'être. Il était d'abord sincère, « authentique » comme on dirait aujourd'hui, fidèle jusqu'au bout et intégralement à toutes ses convictions.

Serge de Beketch par un concours de circonstances va être enterré au Père Lachaise dans le carré des généraux, ce qui est finalement un juste retour des choses puisqu'il a été un peu notre général à tous, dira encore le père Argouarc'h.

Au premier rang, Danièle de Beketch, son épouse, très éprouvée, soutenue par ses deux fils qui n'avaient jamais ressemblé autant à leur père que ce jour-là. A côté d'eux, Patrick Gofman et Jean-Paul Chayrigues de Olmetta, ses deux derniers compagnons, très dignes et très malheureux.

L'*Ave Maria* de Gounod, le chant de la promesse scoutie repris par toute l'assemblée et qui ressemblait tellement à Serge. *La Cavalcade* chantée sur le parvis et le salut de Roger Holeindre et du CNC au combattant et au résistant.

Nous voulons saluer nous, le journaliste passionné qu'il était, confrère et frère d'armes. C'est un métier où nous ne sommes pas nombreux à mener le même combat. Sa plume et sa voie anticonformistes, anticonventionnelles, anticonsensus, anti-platitudes, ses indignations intactes vont manquer terriblement à la presse d'opposition.

CAROLINE PARMENTIER

Serge de Beketch et nos lecteurs

Nos lecteurs aimaient beaucoup Serge de Beketch. Le nombre de réactions et de témoignages que nous avons reçus le prouvent. C'est pourquoi nous avons tenu à lui consacrer ce

« Au pied de vos lettres » entier qui se veut l'écho de votre tristesse, de votre amitié et de votre reconnaissance pour ce journaliste pas comme les autres.

De Georges et Pierrette Martinez de Nice :

« C'est avec beaucoup de chagrin que nous avons appris la mort de Serge de Beketch mon épouse et moi. Il était avec Brigneau, le dernier pamphlétaire de son époque. Une plume dure, parfois féroce, agressive, combattante et une grande force de frappe contre les méchants. Quelle perte pour nous - parce que nous l'aimions beaucoup - et pour le mouvement national qu'il a parfois traité avec une saine sévérité et qui en avait besoin. Merci Serge de Beketch. Au revoir là-haut. »

*

De Nicole Marquet, par mail :

« Notre ami Serge de Beketch est décédé le 6 octobre, victime d'une cirrhose du foie. Il était muni de la dernière onction de l'Eglise, administrée par le RP Argouarc'h du Village d'enfants de Riaumont, désormais orphelin de son principal bienfaiteur. - Serge, il ne fallait pas partir maintenant. Que ferons-nous maintenant ? Qui dira en direct sur Radio Courtoisie : "Pasqua, je t'emmerde !" Qui aura le mot juste et percutant face aux ignominies qui nous envahissent chaque jour ? Qui aura le cœur sur la main comme toi quand il s'agit des petits, des persécutés, voire des bébés pas encore nés ? Quel journaliste s'intéressera désormais à nos pauvres entreprises comme nos prises d'églises, nos pèlerinages, nos reliques, nos colloques et nos "petites mamans" ? Qui répondra, du tac au tac, à la bande des malfrats, embrasé par la colère du Juste de l'Evangile ? Qui criera au ciel ? Serge, il ne fallait pas partir, mais sache-le, nous nous battons comme tu nous l'a montré ! Requiescas in pace. Nous exprimons nos sincères condoléances à ton épouse et à toute ta famille. Que Dieu te protège, Serge, et qu'Il protège nous autres aussi, restés terriblement seuls dans la bataille ! »

*

De Pierre Dimech, par mail :

« Chère Caroline, dans ma famille que l'Histoire a dispersée sur l'Hexagone il y aura bientôt un demi-siècle, la troupe éparsée de mes nombreux cousins et cousines germanes et moi-même, qu'au fil du temps bien des choses ont séparés, et pas seulement la géographie, s'est retrouvée régulièrement autour de nos aînés - et depuis peu, de ceux de notre génération, qui s'en allaient rejoindre la patrie invisible... Et chacun d'entre nous, sur le ton de la plaisanterie, mais est-ce de la plaisanterie ? de dire à chacune de ces occasions : "Nous ne nous retrouvons que dans les enterrements." Je fais partie de ces fidèles de Présent qui, depuis quelque temps, ont réalisé avec surprise, pour ne pas dire avec stupeur, car pour la première fois depuis tant et tant d'années, que ce qui était impensable s'était produit : un désaccord réel sur quelques sujets d'importance... Mais, là n'est pas aujourd'hui la question, que d'ailleurs je me suis soigneusement abstenu d'évoquer jusqu'à lors, du moins par écrit. Il y a qu'aujourd'hui, comme chaque jour de la semaine, je lis Présent sur internet sans attendre l'arrivée du journal dans ma boîte aux lettres. Et depuis hier, depuis que je sais pour Beketch, j'attendais ce numéro, sorti tout chaud de vos plumes et de vos cœurs. Et je repense à mes cousins et moi, aux obsèques de l'un des nôtres. Et je me dis que Jeanne, Bernard, Alain, Olivier, et chacun des autres dont les sentiments ont été exprimés à travers eux, en ce jour de deuil, ils font partie des miens, je fais partie d'eux, c'est la Famille. Alain a raison, mille fois raison : il ne faut jamais trop attendre pour se dire cela. Et, en pensant à Serge, que j'ai eu à nombre de reprises l'occasion de côtoyer à son invitation en ce lieu magique du minuscule studio d'enregistrement de Radio Courtoisie, et que j'ai revu une ultime fois en juin de l'an dernier à la fête de cette même Radio Courtoisie,

avant de regagner Salon et d'y arriver juste au moment où ma maman venait de fermer les yeux, emportée soudainement (j'avais encore bavardé au téléphone avec elle depuis le stand que j'occupais avec Alain, à deux mètres de Serge et de Bernard...), oui, en pensant à Serge de Beketch, et après la lecture du numéro à paraître, je me dis, et je vous dis : "Présent est une Famille. Cette Famille, c'est la mienne." Permettez qu'en cette circonstance, je vous embrasse. »

*

D'un lecteur par téléphone :

« Ils étaient trois tontons flingueurs : A.D.G., Sanders et Beketch. Quand Alain Sanders a perdu du poids (dans le square dance country) A.D.G. a dit à Beketch : "On ne lui parle plus, c'est un maigre." En fait ils n'ont jamais cessé de se parler et de régaler leurs lecteurs par leur style enlevé et anticonventionnel. Des trois tontons flingueurs pourtant pas bien vieux, il n'en reste plus qu'un. Gardez-le-nous bien au chaud. Et longue vie au journal Présent. »

*

De Patrick Meunier, de Paris :

« Je pressens fortement les conséquences de l'arrêt de la parution de Présent. Il faut donc réagir malgré les forces antagonistes qui semblent vouloir la fin de la France. Je me rappelle que mon père, il y a 40 ans environ de cela, lisait aussi bien le Canard Enchaîné, le Crapouillot, Minute ou L'Aurore. Ça lui permettait au moins d'avoir plusieurs sons de cloche sur l'actualité. C'est vrai, quand j'étais jeune lycéen puis étudiant (pas longtemps d'ailleurs) j'ai lu aussi bien Hara-Kiri, La Gueule Ouverte, Liberté de Louis Lecoin, sans parler des bandes dessinées de cette époque. Et puis au moment du bicentenaire de la Révolution française, je suis tombé sur un tract qui montrait les méfaits de cette Révolution, appuyé par les rappels historiques dans le livre de Pierre Sé-

dillot : Le bilan de la Révolution française. A partir de ce moment j'ai commencé à m'interroger et c'est en tombant par hasard sur Radio Courtoisie que tout a changé. C'est d'ailleurs grâce à cette radio [et à Serge de Beketch] que j'ai appris votre existence et celle de Rivarol. »

*

De P.H., de Paris XIIe :

« Quelle émotion en découvrant la une de Présent encadrée de noir et la belle photo de Serge de Beketch. Plus jamais je ne lirai ses éditoriaux dans Le Libre Journal, plus jamais je n'entendrai sa célèbre voix et je ne croiserai sa vraie "gueule" de cinéma dans nos réunions. Bravo aux trois articles (sans oublier l'hommage de Bernard Antony). C'est ce que j'aurais voulu écrire. Je ne connaissais pas Serge personnellement. J'étais un admirateur anonyme et reconnaissant de son combat pour nos idées. Admirateur de la façon dont il racontait aussi, toujours captivante pour l'auditeur que j'étais. La presse nationale perd un homme rare à la place qui était la sienne. Je suis très triste. »

Vous avez raison. Après Serge de Beketch, plus personne n'écrira ou ne poussera de coups de gueule comme lui. D'abord parce que l'époque ne s'y prête pas et ensuite parce que le moule est cassé. Plus anti-politiquement correct que lui, on ne trouve plus.

Des Beketch il n'y en avait qu'un. Ce regard pétillant plein de malice et d'intelligence sur lequel passait parfois l'ombre d'une grande tristesse va beaucoup nous manquer. Son rire, ses colères, son grain de folie slave, son célèbre « Que Dieu vous garde », sa plume qui comme l'a joliment dit Gollnisch valait cent épées, ce sont des bribes de Serge de Beketch qui me reviennent et pas des grandes conversations politiques ni métaphysiques : nous n'en avions pas eu.

Ce sont ses émissions de radio pertinentes et uniques que toute ma génération militante attendait avec impatience, le mercredi soir. La sortie de La Nuit de Jéricho, des déjeuners à la Tour de Monthléry avec Sanders et A.D.G. L'humour ravageur de Serge à une époque où

la plupart des gens en manquent tellement, était sa marque propre. Ses imitations d'accents régionaux me réjouissaient toujours beaucoup et il me réservait celui du Sud-Ouest bien sûr, qu'il prenait à la perfection.

Je me souviens de ma fierté et de ma joie un peu plus tard lorsqu'il me consacra l'une de ses émissions de radio parce qu'il avait aimé mon livre, *Journaliste*. Je n'ai pas oublié mon trac ce jour-là, sa gentillesse, ses questions pour me repêcher et le mal que j'avais eu à ne pas m'effondrer de rire tellement il était particulièrement drôle et spirituel.

Plus tard lorsque nous nous rencontrions épisodiquement dans les réunions politiques, il avait toujours un mot personnel et plein d'esprit pour mes enfants qui l'avaient (un peu) vite catalogué comme « le monsieur rigolo ».

Je me souviens de nos clin d'œil échangés par journaux interposés. Une allusion dans *Présent*, une réponse dans *Le Libre Journal*. C'était très sympathique. C'était entre nous.

Je le revois, il y a plusieurs années, me disant avec étonnement en avisant une ravissante photographe brune d'une agence de presse qui prenait des photos pour les articles de Sanders : « Je ne comprends pas, moi, quand je demande un photographe, on m'envoie toujours un grand costaud moustachu et Alain on lui envoie Demi Moore. »

Je me rappelle ses grosses colères au micro ou par écrit. Le ton montait, encore et encore, prenait des tours, pour exploser avec une formidable intensité. C'était un homme courageux, d'un courage exceptionnel même, qui semblait se ficher totalement de ce qu'on pouvait penser de lui, un homme bon, profondément amoureux de la France, un homme refusant absolument toute soumission au prêt-à-penser et aux lobbies. Un homme libre comme peu le sont encore aujourd'hui.

CAROLINE PARMENTIER

